

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche. Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

Abonnement : Pour Roubaix, 25 francs par an ; 14 francs par semestre ; 7 50 francs par trimestre.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE, BULLIER et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX 12 mai 1863.

L'Agence Havas nous communique la dépêche télégraphique suivante de la Vera-Cruz, qu'elle a reçue par voie de Londres :

Le 23 mars, les Français avaient entièrement cerné Puebla. Une partie de leurs forces avaient déjà pénétré dans la ville, le 27. Le feu fut ouvert contre la maison de détention, qui, étant bien fortifiée, tint jusqu'au 31. A cette date, les Français ayant fait une brèche, s'avancèrent et prirent la place d'assaut.

Les assiégeants enlevèrent successivement à la baïonnette deux autres positions fortifiées. Une fois dans la ville, ils occupèrent les deux rues principales conduisant à la place d'armes.

Les barricades élevées dans ces rues étant prises, les zouaves et le 99^e régiment de ligne, appuyés par les sapeurs, s'avancèrent le long des maisons en délogeant les Mexicains.

C'est ainsi qu'ils prirent possession de la place d'armes et de la cathédrale, qui avait été transformée en une sorte de forteresse.

Les Français sont en possession du pont sur Rio-Petro.

Comonfort avait 12,000 hommes y compris les renforts envoyés par Juarez. Les Français l'empêchèrent d'arriver à Puebla.

Les seules positions que conservent encore les Mexicains sont les forts Guadalupe et Loreto.

Les pertes des Français seraient de 150 tués et 500 blessés.

On attend pour demain à Saint-Nazaire le paquebot qui annoncera, tout le fait espérer, la prise définitive de Puebla.

Les dernières nouvelles de Pologne mentionnent plusieurs avantages importants obtenus par les insurgés.

En Volhynie, le soulèvement prend des proportions considérables, et, sur la frontière autrichienne, deux victoires signalées viennent d'être remportées, le 6 mai, par Jezioranski et par Boncza. C'est dans les bois de Kobylany que Jezioranski a battu les Russes qui avaient 4,000 hommes et 6 canons. Cette victoire a été chèrement achetée ; les insurgés ont eu 48 tués

et 58 blessés. Les Russes ont eu plus de 300 tués, parmi lesquels beaucoup d'officiers. Ils ont emporté leurs blessés avec eux. Trois Russes blessés ont été conduits à Ciesznow en Gallicie et placés dans l'hôpital de cette ville. Les Polonais ont enterré leurs morts, ainsi que ceux des Russes, avec tous les honneurs militaires.

Le bruit d'un traité d'alliance offensive et défensive que seraient à la veille de signer la Prusse et la Russie, se confirme et rencontre peu de contradicteurs.

Par contre, on ne croit pas généralement que l'Autriche puisse hésiter longtemps à se joindre à la France et à l'Angleterre pour faire une nouvelle démarche auprès d'Alexandre II en faveur de la Pologne.

Ces projets d'alliance, ces efforts de la diplomatie, n'empêchent pas malheureusement les Russes de massacrer les Polonais ; aussi, toutes les nations civilisées verraient-elles avec la plus haute satisfaction cesser la période diplomatique dont les lenteurs ne peuvent qu'entraver la solution qui intéresse à un si haut point l'humanité.

On écrit de Londres, à la Patrie, que le comte Russell aurait exprimé, vis-à-vis de plusieurs membres du Corps diplomatique, l'opinion qu'une conférence serait le mode le plus convenable à tous égards pour aborder les difficultés relatives à la question polonaise.

A la date des dernières correspondances, rien ne paraissait d'ailleurs décidé, une telle combinaison supposant nécessairement l'adhésion de la Russie, et les intentions de cette puissance ne pouvant être encore officiellement connues.

Les débats de la Chambre des Lords d'Angleterre ont fait connaître l'intention du gouvernement anglais relativement à la Pologne. Tout compte fait, les espérances entrevues dans les dépêches adressées à l'ambassadeur britannique près la cour de Russie se traduisent par une déclaration de non intervention active de quelque nature qu'elle soit. Aujourd'hui,

comme dans tous les temps, la Pologne se passera du concours de l'Angleterre.

J. REBOUX.

Pologne.

Nous empruntons ces extraits à une correspondance du *Nouveliste de Rouen* :

Les déclarations faites hier soir au sujet de la Pologne par le comte Russell, devant la Chambre des lords, surprennent beaucoup ici, même dans les cercles diplomatiques, non pas tant à cause de leur nouveauté, il y a longtemps que l'on sait jusqu'où va le dévouement des Anglais pour les peuples opprimés, que parce qu'on les trouve inopportunes. On se demande, en effet, ce qui peut avoir déterminé le chef du Foreign-Office à discréditer en quelque sorte à l'avance les nouveaux efforts que la diplomatie doit tenter en faveur des malheureux Polonais. On trouve si peu de motifs plausibles que l'on est réduit à se dire que c'est peut-être par dépit de voir que dans ses réponses le prince Gortschakoff se montre plus courtis et plus confiant envers la France qu'envers l'Angleterre. On s'isolera donc à Londres.

Quoiqu'il en soit, il paraît qu'ici le gouvernement s'est décidé à proposer à Londres et à Vienne de demander à la Russie la réunion d'un congrès européen pour discuter le meilleur mode de règlement des affaires de Pologne. On assure que l'Angleterre a déjà adhéré à la proposition. J'entends parler d'autre part d'une entrevue proposée par le Czar dans le même but à l'empereur Napoléon, qui aurait refusé, pour ne pas mécontenter la Grande-Bretagne et l'Autriche en ayant l'air de vouloir résoudre seul une question abordée en commun. Mais le bruit paraît trop sujet à caution pour ne pas être accueilli avec la plus grande réserve.

Mexique.

Le *Moniteur de l'Armée* emprunte les détails suivants à une lettre particulière écrite de Cholula le 23 mars dernier :

Cholula, qui joue un rôle important dans la guerre actuelle, est située à 28 kilomètres de Puebla entre cette place et Mexico. On la considère avec raison comme une des villes les plus intéressantes du pays. Elle était autrefois la cité sainte de l'Anahuac et la capitale d'un Etat indépendant. A l'époque de Cortez elle occupait une étendue immense, possédait 40,000 maisons et autant de temples qu'il

ya de jours dans l'année. On voit encore les ruines d'un grand nombre de ces monuments.

Cholula a perdu son ancienne splendeur depuis la fondation de Puebla, commencée par les Espagnols en 1530. Néanmoins, elle possède encore un grand nombre de beaux établissements et une population d'environ 15,000 habitants, qui ayant toujours été hostiles au gouvernement des présidents, a accueilli les Français avec une sympathie toute particulière.

Un monument extraordinaire a tout d'abord attiré l'attention de nos soldats. C'est une pyramide en briques qui remonte à la plus haute antiquité et dont la plate-forme présente une surface de 4,200 mètres carrés.

On a trouvé à Cholula de nombreux approvisionnements qui ont été mis immédiatement à notre disposition. En outre, les habitants qui ont conservé contre Puebla une hostilité que le temps n'avait pas diminuée, nous ont donné sur cette ville des renseignements précieux et très-exacts.

L'occupation de Cholula nous permet de surveiller les deux routes de Mexico pour empêcher des renforts ou des approvisionnements d'arriver à Puebla. C'est un centre d'où notre cavalerie pourra rayonner avec avantage. Le 23 mars, elle devait faire une reconnaissance et pousser jusqu'à San Gregorio, à environ 5 kilomètres au-dessus de Cholula.

Revue des journaux.

On lit dans la FRANCE, sous la signature de M. Renauld :

Depuis quelques jours, le bruit s'est accrédité dans l'opinion qu'une conférence des puissances ne tarderait pas à se réunir pour discuter et terminer, par voie diplomatique, les affaires de Pologne. On ajoute que la Russie se montrerait disposée à prendre part à une pareille réunion.

Nous ne savons encore ce qu'il y a de vrai dans ces bruits, mais ils n'ont rien d'improbable, le cabinet de Saint-Petersbourg ayant consenti à un échange de vues entre la Russie et les autres gouvernements sur la question polonaise.

Toutefois, une conférence diplomatique implique l'accord préalable sur les points qui doivent servir de base à une délibération commune. Si les choses étaient aussi avancées qu'on l'annonce, c'est que l'accord se serait déjà établi, et nous avons lieu de croire que sur ce point, les nego-

ciations ne sont pas encore arrivées à leur terme.

Le MONDE fait observer, par l'organe de M. Chantrel, que la circulaire d'Alf. Pachá, relative au canal de Suez, démontre que les gouvernements de France et d'Angleterre ne sont pas encore parvenus à s'entendre sur cette affaire :

Le Sultan profite de ces divisions pour étendre de ce côté son autorité qui serait ensuite mise à la disposition de l'Angleterre, si la France ne prenait en main, hautement, la protection d'une entreprise essentiellement française.

M. Louis Jourdan s'exprime ainsi dans le SIECLE :

Le Corps législatif de 1837 a été, à peu de chose près, la reproduction de celui de 1852, qui fut élu dans des circonstances exceptionnelles. Le chef du gouvernement avait voulu que la chambre fût entièrement renouvelée. Si nous avons bonne souvenir, il se répartit après de sa détermination. Il faut que celle qui va sortir de l'urne électorale ait une allure plus vive, une individualité plus accentuée. A l'intérieur comme à l'extérieur, les événements se compliquent, la nouvelle chambre devra être à la hauteur des circonstances qui pourront surgir de ces événements. Et alors même qu'on ne voudrait pas les prévoir, n'est-il pas nécessaire de donner au gouvernement le contrôle et la critique sans lesquels il risque de s'égarer ?

La FRANCE annonce, d'après des informations particulières de l'île de Cuba du 18 avril, qu'aux dernières dates reçues du Mexique à la Havane, les Français venaient de s'emparer des six forts qui défendaient Puebla.

Ces ouvrages, ajoute cette feuille sous la signature de M. Renauld, sont le fort El Democrata ou Santa Anita, le fort Saint-Janvier ou Yurbide et les forts Hidalgo, Ingenieros, San Juan et Remedios.

Si le général en chef n'avait pas voulu menager la ville, il en serait maître depuis plusieurs jours ; néanmoins comme elle est complètement investie et qu'elle commençait à manquer de vivres, on s'attendait d'un moment à l'autre, à la Vera-Cruz, à apprendre la signature de la capitulation. Quant aux forts San Lorenzo et Guadalupe, qui constituent les défenses extérieures de la place, ou s'at-

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 13 MAI 1863.

N° 20.

BERTHE.

XVII. (Suite).

— Je me garderai bien du rôle de conseiller incommode ! s'écria Achille en riant. Je desire seulement qu'il me soit permis de jouer un peu plus de votre société. Vous n'aimez pas le monde, je le comprends ; il faut, pour l'aimer, une autre âme que la vôtre. Mais vous êtes si horriblement solitaire — car votre entourage le plus immédiat n'est pas en harmonie avec vous — que vous tombez dans un état de... ruminations où vos forces se dissolvent. Vous me connaissez. A une époque fort triste de ma vie, vous m'avez traité avec une bienveillance et un intérêt qui ont été un baume pour ma douleur. Je vous en serai plus que reconnaissant jusqu'à la fin de mes jours. Je vous suis tout dévoué, M^{me} la marquise. Accordez-moi donc la faveur d'un commerce de conversation entre nous. Il vous pèsera moins sans doute que tout autre parce que je vous connais et que vous me connaissez.

— Vous ne savez point ce que vous me

demandez là, répondit tristement Berthe. J'ai desappris ce commerce ; je bavarde superficiellement, vous l'avez vu ; je puis entendre des plaisanteries et y répondre. Mais, au milieu de tout cela, je ne suis plus moi-même ; car, moi-même proprement dite, je suis frappée de mutisme. Le monde et moi, nous ne nous comprenons pas du tout, nous n'avons pas la même manière de sentir ; c'est donc aussi bien ma faute que celle d'autrui, si faute il y a. A propos, ajouta-t-elle tout à coup d'un ton résolu, voulez-vous vous promener à cheval avec moi ?

— Tres-volontiers, M^{me} la marquise. — Je vous prévient d'avance que cela ne vous amusera pas. Tous les jours après le déjeuner, à midi sonnant, nous partons, Marie à âne et moi à cheval, presque tous les jours pour le château de Saint-André, et nous rentrons pour le dîner, vers 6 heures.

— Et que faites-vous là si longtemps ? Lisez-vous, dessinez-vous, herborisez-vous ?

— Non, je ne fais rien.

— Et cela ne vous ennue pas ?

— Oh ! si, très-fort ! Mais je ne sais pas dessiner, et je n'ai pas envie de lire rien que pour tuer le temps, parce qu'en vérité je trouve dans la plupart des livres des pensées encore moins bonnes et moins raisonnables que dans ma propre tête.

— Il est difficile de rien objecter à cela. Cependant vous me permettez sans doute d'emporter mon album et de dessiner ? Peut-être cela vous en donnera-t-il le goût.

— Ce fut avec le plus vif mécontentement qu'Eugénie vit partir la cavalcade.

— Mais pourquoi donc n'accompagnez-vous pas Berthe ? dit-elle à son mari.

Voilà cet étranger suffisant qui s'impose à elle, caresse, ou je me trompe fort, les projets les plus presomptueux, et se donne, en invoquant l'amitié de M^{me} d'Auvers et sa connaissance déjà ancienne avec Berthe, certains airs d'intimité que je trouve insupportables !

— Si ce ne sont que des airs, répondit le comte, Berthe est femme à lui faire sentir son absurdité. Et si elle l'encourage...

— Impossible ! interrompit violemment Eugénie.

— Si elle l'encourage, comme semble l'indiquer cette promenade, je me garderais bien d'importuner ta sœur comme un espion, ou de la troubler dans ses petites joies innocentes. Laisse-lui donc cette distraction-là ! Tu as une demi-douzaine d'admirateurs ; pourquoi n'en aurait-elle pas un ?

— Parce qu'avec une demi-douzaine la chose ne devient jamais sérieuse, tandis qu'avec un seul elle peut bien finir par un mariage. Je trouve que Berthe ne devrait pas se marier.

— Et pourquoi donc, mon amour ?

— Parce qu'on ne l'épouserait que pour son argent.

— En cela, on aurait grandement tort.

— Soit ! mais les hommes sont ainsi faits.

— Préjugé des femmes !

— Et puis Berthe est d'une nature inflexible et intraitable.

— Mon enfant, l'amour adoucit le caractère. Qu'elle s'éprenne sérieusement de son mari ou d'un homme en général, et il la rendra souple comme un gant.

— Vous lui faites injure.

— Ta, ta, ta, ta ! C'est là le plus grand attrait de la femme. Sévères, sèches, gla-

ciales, inabondables — et puis tout à coup caressantes et aimantes comme des tourterelles — voilà les femmes irresistibles.

Eugénie frappa légèrement du pied, mais avec une extrême impatience, et répondit en haussant les épaules :

— Berthe eprise et caressante ! allons donc ! Vos généralités sur les femmes....

— S'appliquent à toutes, plus ou moins interrompit le comte. Crois-moi, je suis un vieux praticien : depuis près de cinquante ans, j'étudie ton sexe avec zèle et patience. Toute femme à un moment de tendresse où elle dit oui, et Berthe, j'en ai la conviction, ne dira ce mot que devant l'autel.

— Ce n'en serait pas moins une folie de sa part ! s'écria Eugénie, de plus en plus impatient. Elle est toute fautive, elle est laide !

— Elle a un sourire très vif et plein de bonté qui rend tout son visage gracieux. Et puis ce maintien aisé et distingué, qui suffirait pour inspirer de grandes passions ! Ces figures irrégulières, que l'envie seule qualifie de laides, ont je ne sais quel charme invisible auquel le cœur n'échappe point. Une fois qu'une femme so-disant laide est l'objet d'une passion, cette passion est à la vie et à la mort. Pourquoi ta pauvre sœur ne parviendrait-elle pas à en éveiller une ? Quant à moi, je lui souhaitais de toute mon âme une compensation au sacrifice de sa jeunesse.

— Pourvu qu'elle ne s'attache pas à ce M. Ducrozet ! Une seconde mésalliance dans notre famille serait par trop scandaleuse.

— Partout une sorte de brevet de noblesse s'attache à la carrière diplomatique, surtout quand il s'agit d'un diplomate comme M. Ducrozet. Console-toi donc, et

garde-toi bien d'irriter ta sœur par des remontrances, j'aime mieux voir Berthe animée de bonnes que de mauvaises dispositions à notre égard — au moins tant que durera ce voyage et jusqu'à ce que nous soyons définitivement remis sur pied.

D'ailleurs, nous ferons bien de ne jamais nous brouiller avec elle ; car il est très-facile de faire des dettes, mais très-difficile de les payer.

A ces mots, il quitta Eugénie en fredonnant, et elle, le suivant d'un regard de mépris, elle murmura : « Caractère bas et frivole ! sans s'avouer que le sien n'était pas plus noble.

Au retour de la marquise, il y eut une petite scène entre les sœurs. Eugénie voulait faire comprendre à Berthe que de pareilles promenades étaient inconvenantes, et Berthe se contenta de répondre avec sécheresse et froideur :

— Pour vous, peut-être ; mais pas pour moi.

— Tu vis dans le monde, donc tu dois obéir, tout comme nous, à son code du bon ton.

— Le monde trouve très-convenable, répliqua Berthe d'un ton railleur, qu'on se laisse raconter par des hommes les choses les plus impertinentes, les plus équivoques — pour me servir d'un terme modéré — des choses qui froissent le sentiment naturel de la décence ; qu'on fasse la coquette pour avoir dans sa loge ou derrière son fauteuil deux ou trois de ces zeros de plus qu'une amie intime ! Non, ma chère Eugénie, ce code du bon ton n'est pas le mien, je ne le connais pas. Je n'en profite point et je n'entends pas non plus qu'il me préjudicie, et tout ce que tu pourrais me dire à cet égard ne serait jamais assés